

**Chronique de l'actualité littéraire saisie dans les journaux et parfois sur les ondes
(juin-août 2007)**

APPEL

Les lecteurs souhaitant enrichir cette rubrique peuvent envoyer les échos, curiosités et cancans recueillis dans les expositions, sur la toile, dans les journaux, à la télévision ou dans la vraie vie à l'adresse suivante : ph.didion@orange.fr

Les belles phrases du trimestre. « La voix au bout du fil avait l'acidité d'un vin en cubitain » Jérôme Leroy, *Comme un fauteuil Voltaire dans une bibliothèque en ruine* (Mille et une nuits).

« Le bonheur parfait, c'est accepter qu'il n'existe pas » Florence Noiville, *La Donation* (Stock).

Georges-Olivier Châteaureynaud [*L'autre rive*, Grasset] « nous offre une magnifique fable bien dans l'esprit de son œuvre où l'irréel a des résonances de la réalité en étant l'image » *Le Monde des livres*, 31 août.

Références. Saisi sur *Jeux d'épreuves* (France Culture, 2 juin) à propos de Frédéric Mitterrand (*Le Festival de Cannes*, Robert Laffont) : « C'est le Saint-Simon postmoderne de la Côte-d'Azur ».

Libération (5 juillet) revient sur *L'Élégance du hérisson* de Muriel Barbery, (Gallimard) succès surprise de la saison 2006-2007 et en donne la recette : « un brin de Pennac pour l'enthousiasme didactique, une cuillère de Delerm pour l'éternité des petites choses, une épaisse louchée de *Goût des autres* pour la transfiguration du ressentiment social et culturel, une solide glaçage d'Anna Gavalda et d'Amélie Poulain pour la destinée solitaire et la poésie intime des petites gens. » La veille, *Le Canard enchaîné* avait déjà parlé de « légèreté amélipoulinesque », mentionné Philippe Delerm (l'article s'intitule « La première gorgée de thé »), mais aussi Pierre Desproges (à cause de « pontifiantes périodes dont on se demande si c'est du pastiche ou du cochon ») et Paulo Coelho avec des sentences définitives sur la vie, comme par exemple qu'il faut « gravir pas à pas son Everest à soi et le faire de telle sorte que chaque pas soit un peu d'éternité. »

Brosse à reluire. Avis de Michel Déon sur son confrère Patrick Besson dans *Le Figaro littéraire* (17 août) : « Besson n'est le fils de personne, même pas le fruit de sa boulimie de lecture. C'est une grâce du Seigneur d'être le fils de soi-même. Parfois on pense à Jules Renard ou à Léautaud, dont il a l'esprit, heureusement sans la mauvaise humeur. Avoir de l'esprit, tout court, vous classe parmi les bienfaiteurs de l'humanité. »

Tendance. Claude Duneton reprend ses lamentations dans *Le Figaro littéraire* de rentrée (23 août) : « Partout les jeunes roulent dans leur bouche des phrases fiévreuses incompréhensibles même pour leurs pairs et compagnons. [...] On se fait généralement des idées romantiques sur le langage des banlieues – en fait ils bafouillent, les mêmes, des fractions de phrases d'une pauvreté glaçante, quoi qu'en disent quelques intellectuels de remplissage et des linguistes bonimenteurs. »

L'écho répond par l'intermédiaire de Richard Millet dans *For intérieur* (France Culture, 2 septembre) : « Allez interroger des étudiants en lettres, vous verrez qu'ils sont plus incultes que les pires cancre que nous avons connus à l'école. »

Le coin des cuistres. Les cinquante livres pour l'été sélectionnés par *Libération* (28 juin) ne sont pas tous des lectures de plage. Témoin ce *Lou Salomé, génie de la vie* de François Guery (Des femmes), génie qui « s'il tient aussi aux ruses, aux dérobades, aux affirmations d'indépendance de la femme libre, a à voir avec la génialité, la gestation, la gésine, la fécondité – non celle d'un ventre, resté vierge, mais d'une antre se faisant accueil des puissances qui continuent et relancent l'impulsion à être. » Même remarque pour *Jean de La Ciotat, la légende* de Jean-Charles Massera (Verticales) dans lequel Jean « cyclo-sportif deleuzien en total devenir-grimpeur demande à Jean-Charles, intello parisien, d'écrire sur lui. Le second refuse pour cause de bruits rauques la bouche grande ouverte en côte, qui lui semblent peu compatibles avec la satire de la plongée cool et totalement décomplexée de l'inconscient collectif occidental dans la barbarie ordinaire, son sujet favori. »

Selon *Le Monde des livres* (29 juin), *Même pas morte* de Sybille Claudel et Christophe Tison (Grasset) serait pour une certaine Sybille « une quête délirante de quelqu'un qui l'aime. Et puis la peur : Je ne suis rien. Ce rien à la Pessoa est une rédemption qui la sépare de la nuit à la lumière. » Lumineux.

A propos de Diane de Margerie, le même *Monde des livres* (6 juillet) souligne que « la romancière de *L'arbre de Jessé* nous prouve que se tisse derrière notre dos, selon la formule de Hofmannstahl, une vie enrichie de celles des autres formant une mosaïque à laquelle s'accrocher loin du vide. »

L'avis du magazine *Elle* (9 juillet) sur *L'Amoureux en lambeaux* de Jérôme Attal (Scali) : « Comme si des personnages de Duras erraient dans un concert des Naast, en psalmodiant des aphorismes sur l'amour fou. »

Mots doux. Rubrique En panne du *Figaro Magazine* :

2 juin. Jack-Alain Léger (*Les aurochs et les anges*, Rivages) : « petit livre plein de ressentiments, de faux-semblants [...] Léger est un vieux gamin capricieux qui trahit sa douleur, son enfance et son talent. Cela fait beaucoup. »

23 juin. Jean-Pierre Mocky (*Les vacances du pouvoir*, Michalon) : « mauvais scénario bassement novellisé [...], humour creux, calembours vaseux [...], c'est tout bonnement minable ! » Conclusion : « Bref : Ta gueule, Mocky ! »

30 juin. Erik Orsenna (*La révolte des accents*, Stock) : « Un faux roman aux allures de traité grammatical pour jocrisses ». Citation « Avez-vous déjà entendu le bruit d'un souvenir ? »

7 juillet. Eric Rohmer (*La maison d'Elisabeth*, Gallimard) : « blquette lassante et glacée [...], ton monocorde, dialogue emprunté, raideur piquée, faux émois [...], poncifs ronflants ».

Sur l'Alamblog (5 juin) d'Eric Dussert, à propos de *Précipité* (Julien Grandjean, L'Arbre vengeur) : « Julien Grandjean a une certaine papatte et des lettres. Il sait torcher une phrase sans y choir. Il a aussi une façon bien à lui de faire le logicien : il tord la logique à deux mains, la secoue bien et puis la retourne d'un coup sec, comme on retire la peau du lapin. C'est osé, c'est risqué, mais il s'en sort très bien. Au fond, il nous surprend ce Grandjean. Ce n'est toujours pas de Christine Angot, de François Bon, de Pierre Jourde ou de Jean d'Ormesson qu'on en dirait autant. »

Le Figaro Magazine (16 juin) ne montre guère d'indulgence pour Frédéric Beigbeder (*Au secours pardon*, Grasset) : « demi-écrivain, demi-fêtard, demi-croyant, demi-romantique, demi-sel, faux-drogué, faux-alcoolique, Frédéric Beigbeder est devenu un produit light [...] Beigbeder, à défaut d'être un grand romancier, n'est plus aujourd'hui qu'un mauvais paparazzi que la presse ménagera plus ou moins parce que c'est elle, parce que c'est lui. » Tous les jugements négatifs parus dans la presse ont été rassemblés par Grasset qui en a fait une page complète de publicité parue notamment dans *Le Monde* des 22-23 juillet.

Sur le blog de Pierre Assouline (30 juin) « Ceux qui ont écouté ce samedi matin *Répliques*, l'excellente émission d'Alain Finkielkraut sur France-Culture, n'ont pas perdu leur temps, bien que le niveau fût faible. Le programme était alléchant : "La place de la culture à la télévision" Les invités : Guillaume Durand, Frédéric Taddei et Alain Finkielkraut. Leur point commun à tous les trois : une fois sur deux, ils commencent leur phrase par "je" et la terminent par "moi" nonobstant le fait qu'ils la truffent vers le milieu d'un "moi je" de manière à rappeler qui parle, sait-on jamais. »

« Philippe Besson parle comme il écrit : il répète trois fois la même phrase idiote », jugement de son homonyme Patrick Besson dans *Le Figaro Magazine* (30 juin).

Philippe Djian se confie au *Monde 2* (18 août) : « ... j'en veux à tous ceux qui sont responsables de ce que les gens lisent de moins en moins et entrent de plus en plus rarement dans les librairies. Les responsables, ce sont tous ceux, comme Marc Lambron, qui s'obstinent à perpétuer un style mort-né. [...] On parle beaucoup de François Bégaudeau. C'est sympa. Mais ce n'est pas lui qui va relancer la littérature. Il a un côté tellement prof ! [...] Autant Didier Van Cauwelaert, parce qu'il est mignon, charmant, tout ce que vous voulez, représente l'écrivain inutile, autant Marc Lambron, lui, représente l'écrivain qui fait mal. Il appartient au jury de la moitié des prix importants, il tient des chroniques dans les journaux. Et en défendant une littérature figée, il bloque toute ouverture. Lorsque Lambron assène que j'écris comme un type qui a un démonte-pneu dans les mains, je lui rétorque : "OK. Mais aujourd'hui, il faut écrire avec un démonte-pneu et pas avec une plume Sergent-Major." »

Le Figaro littéraire (30 août) à propos du *Rapport de Brodeck* (Philippe Claudel, Stock) : « Ceux que *La petite fille de Monsieur Linh* avait indisposés par trop de bons sentiments risquent de ne pas avaler les quelques platitudes qui entachent *Le rapport de Brodeck*, surtout dans sa deuxième partie. Des aphorismes dignes d'un éphéméride new age sabotent ici ou là l'écriture limpide et tonique... »

Le même supplément se tourne ensuite vers Mazarine Pingeot et son *Cimetière des poupées* (Julliard), « fictionnette gonflée au bric-à-brac freudien [...] écrite avec des mouffles. » *La Croix* n'est pas plus tendre : « On connaît le succès de la collection "Pour les nuls". Le livre de Mazarine Pingeot ressemble à un laborieux devoir de vacances à partir de *La Psychanalyse pour les nuls*, pimenté, pour faire bon poids, d'arguments puisés dans *Le féminisme en dix leçons*. »

Internet. Les libraires, c'est connu, ne sont pas des marchands de livres. Ils conseillent, orientent, prescrivent, il servent du café et des gâteaux secs, organisent des causeries, écrivent des résumés et des avis sur des bostons. Certains vont plus loin et se lancent dans l'écriture

d'un blog. Ces phrases sont extraites du site tenu par une librairie parisienne du Xe arrondissement :

« Aperçu aujourd'hui un voisin dont je vois la silhouette prendre une douche lorsque je regarde par la fenêtre. »

« Une petite V. est née et en plus elle est belle comme le jour, comme sa soeur et son frère, comme sa maman et son papa. Les chiens ne font pas des chats, c'est bien connu. Chic, nous aurons donc une nouvelle cliente. Félicitations aux heureux parents ! Plein plein de bises pour O. »

« Le ciel est bleu et dans le matin joyeux, je m'en vais ouvrir la librairie... »

« Un client est entré en fin d'après-midi et nous a dit qu'il cherchait Le nouvel amour. Il s'agissait du livre de Forest, chez Gallimard. Dommage ! »

« Laure Limongi est en train de terminer son prochain livre et ne sait pas faire de vélo, Marie-Louise Chapelle adore la natation et nous savons dans quelle piscine elle va. »

« Nina au sein de sa maman dans la librairie » (avec photo du bambin au tétin).

Questions. « Pourquoi est-ce que le cœur de l'homme ne peut pas accueillir en son sein deux sentiments contradictoires et les laisser vivre ensemble ? » Laurent Gaudé, *Dans la nuit Mozambique...* (Actes Sud).

« Et si le monde basculait dans l'horreur pour la jeune Syriane Coblence parce qu'elle a réussi à faire bouger ses oreilles comme personne au lycée ? » Jean-Louis Sevilla, *Un monde sans elfes* (Les Equateurs).

« Comment peut-on laisser ceux que l'on aime le plus ? » Isabelle Desquelles, *La mer l'emportera* (Flammarion).

« Dans ce monde dur, comment se réaliser sans se trahir ? » Eric Reinhardt, *Cendrillon* (Stock).

« Quelle est donc cette énergie à l'œuvre dans les romans d'Olivier Adam ? A quoi tient la puissance de ce regard d'écorché vif, capable de rendre immédiatement présent l'objet le plus infime, infiniment singulière la situation la plus banale ? » *Télérama* (22 août).

« Qu'est-ce qu'être vivant ? Comment être libre, aujourd'hui ? [...] Qu'est-ce qui arrive à un corps qui découvre en lui la dimension du libre ? » Yannick Haenel, auteur de *Cercle* (Gallimard) dans un entretien au *Monde des livres* (31 août). Pour répondre, « Melville, Joyce, Dostoïevski, Homère, Pavese, Dante, Primo Levi, Abraham Aboulafia, mais aussi Pina Bausch, Bacon, Giovan Francesco Caroto, sont conviés à ce festin d'intelligence. »

Politique. Le site Internet de *Livres Hebdo* a comptabilisé huit écrivains dans le gouvernement Fillion ou plutôt « huit auteurs, plus ou moins prolifiques » : Rama Yade-Zimet pour *Noirs de France*, Fadala Amara, *La racaille de la République* et *Ni putes ni soumises*, Christian Estrosi, *L'insécurité : sauver la République*, Jean-Louis Borloo, *L'architecte et l'horloger*, Laurent Wauquiez, *Un huron à l'Assemblée nationale*, André Santini, a, lui, écrit pas moins de six ouvrages depuis les années 80, dont le plus récent *Ô Corse, île d'humour*, Bernard Laporte, promis au poste de secrétaire d'Etat à la Jeunesse et au Sport, *Le rugby m'a fait homme* et *Au bout de mes rêves* (Laffont), Michel Barnier, *Atlas pour un monde durable*. Et encore, on a échappé à Max Gallo et à Erik Orsenna qui refusa, d'après *Le Canard enchaîné* du 20 juin, le portefeuille de la Coopération. Coopération ? Il a dû avoir peur qu'on l'accuse d'utiliser des nègres.

Prix. Au printemps (*Le Monde des livres* du 16 mars), trente-cinq écrivains, rassemblés autour de Michel Le Bris, ont fait paraître ce qu'ils ont appelé un « plaidoyer pour la littérature-monde » dont l'émergence, marquée par l'attribution de nombreux et prestigieux prix littéraires à des écrivains étrangers écrivant en français (Littell, Mabanckou, Huston, Miano), signifiait selon eux la fin d'une francophonie officielle marquée par le colonialisme. Au cours du festival Etonnants Voyageurs du mois de mai, Alain Mabanckou a accepté de prendre la présidence d'une association destinée à accompagner ce mouvement de « littérature-monde ». Première décision de ce groupe d'écrivains révolutionnaires : créer un prix littéraire sur ce thème, qui sera remis à Saint-Malo en 2008. On est confondu par tant d'audace et d'originalité.

Le Figaro (11 août) : « L'initiative est originale : Patrick Poivre d'Arvor, Madeleine Chapsal et Emmanuel de Boysson viennent de lancer le Premier Prix, une récompense littéraire précédant les traditionnels et prestigieux prix de la rentrée. C'est Olivier Adam, auteur d'*A l'abri de rien* qui a décroché la palme. Les membres du jury ont voulu sans pression aucune, honorer l'excellence avant tout le monde en couronnant un roman de la rentrée littéraire qu'ils ont aimé. [...] Ce Premier Prix a été décerné hier à l'occasion du premier Salon du livre de l'île de Ré. » Rappelons à cette occasion les paroles définitives de Madeleine Chapsal suite à son exclusion du jury Femina : « Pourquoi ne pas supprimer tout simplement les prix littéraires ? L'écriture n'a besoin ni de labels, ni de formatage, ni de signalétique pour folâtrer librement face à un lectorat enfin laissé à la joyeuse autonomie de son choix ! A bas les prix, vive la lecture ! »

Olé olé. « Au début de Charles Pennequin [*La ville est un trou*, P.O.L.], il y a un trou. Le trou de ce qui dit “je” quand on prend la parole, dont on ne sait d'où elle sort exactement dans le corps, et qui y retourne. Le trou du cul, aussi, car l'excrément mange sa part dans ses textes, au titre de chose de mort, de reste autour de quoi on caquette, et le trou du cul est une bouche à sa façon » estime *Libération* (14 juin) qui dévoile *in fine* le prochain projet du poète : « Je vais me promener avec un doigt dans le cul, comme ça, je serai un artiste complet. »

Serge Rezvani (selon lequel Isidore Ducasse écrivait en vers) présente son œuvre à venir dans *Libération* (21 juillet) : « Sujet de mon nouveau roman: *les Chiennes*, commencé depuis un mois, et auquel je travaille jour après jour, avec une véritable jouissance : deux filles sèches, dans la frustration amoureuse, soumises peu à peu à leur grand chien rottweiler devenu pour finir « l'homme » ! »

Libération (23 août) commente un extrait de *Fin de l'histoire* (François Bégaudeau, Verticales) : « La journaliste [Florence Aubenas] n'est pas “ce que prenant une voix de braguette mystique les hommes appellent une femme”. “Braguette mystique”, l'expression revient plusieurs fois. L'écrivain veut analyser comment Aubenas, mot à mot, l'a ouverte. »

Titres des nouvelles de l'été dans *Elle* : « Une blonde au Cap Ferret », « Coup de chaud à Yoga Plage », « Scandale sous les étoiles », « Les ondes du désir »

Les survivants. « Les esprits chagrins qui bouderont la danse [celle engagée par Pascale Petit dans *Manière d'entrer dans un cercle et d'en sortir*, Seuil] seront sans doute les mêmes qui reprochaient à Proust d'écrire des phrases trop longues », clame *le Monde des livres* (1^{er} juin). Il en reste ?

Principe de précaution. Philippe Lançon, de *Libération* (7 juin), rend compte du dernier roman de Frédéric Beigbeder, *Au secours pardon* (Grasset). Au milieu des amabilités attendues (« un patchwork bâclé aux emprunts et coutures trop visibles »), il remarque que l'auteur « cite même une fois le nom d'un propriétaire français de boîtes de nuit et de restaurants, bien connu là-bas des oiseaux de passage, pour en faire le patron des bordels de la ville. Il n'est pas sûr que celui-ci appréciera cette promotion exagérée. » Le doute ici exprimé est semble-t-il partagé puisqu'on trouve, en dernière page du supplément, ce communiqué :



Enquête. Question posée par l'Alamblog le 8 juin : « Quels sont, selon vous, les critiques littéraires les plus tartes de notre époque ? » Une initiative intéressante qui n'a malheureusement donné lieu qu'à quatre réponses :

1. « Euh... sur un tel sujet, personne n'ose se mouiller. Apparemment. Il faut dire il est vrai, que la France compte, outre ses sujets de mécontentement, plus de 60 millions d'écrivains. Dès lors comment désigner comme tarte (voire pis) celui ou celle qui sera susceptible (et Dieu - s'il existe - sait s'ils sont susceptibles, les critiques) de parler en bien (ou en mal ce qui est tout un, le principal est qu'on parle) de ses productions cérébrales ? »
2. « Mon préféré reste de très loin le dénommé Arnaud Viviant qui est sans doute à la fois le plus verbeux et le plus ignare d'une corporation qui ne compte certes pas que des phénix. »
3. « L'ensemble des médiatiques télévisuels pourrait être désigné comme le pire critique littéraire. Mais au pinacle, celui qu'il convient d'exhausser est incontestablement Frédéric Beigbeder. Sa capacité à commenter des ouvrages qu'il n'a pas lus est athlétique. »
4. « Les critiques tartes sont hélas nombreux, et les plumes sûres ne courent plus les rues. Ne voulant pas jouer les *laudatores temporis acti*, je ne vais pas répandre les noms de ceux qui, des revues décadentes à celles d'il y a cinquante ans, ont fait de la critique un genre à part entière. De plus, il serait trop facile de citer les cabotins médiatiques omniprésents et donc très facilement repérables. Non, il faut fouiller. Je propose un nom, celui d'un salonnard (attention au trop évident lapsus) hors pair : Pierre Le Pillouër, le Marcel Bucard de la poésie. Inscrit malgré lui dans une certaine tradition, il me fait songer - qu'on me pardonne le changement de camp - à Jean Kanapa ou au premier Garaudy, bien connu pour leur tolérance et le bien fondé de leurs goûts... »

Botulisme. Promotion pour Jean-Baptiste Botul dont le dernier livre, *Métaphysique du mou* (Mille et une nuits), accède à la très recherchée chronique philosophique de Roger-Pol Droit dans *Le Monde des livres* (6 juillet). On regrettera seulement qu'après une analyse pertinente

(« on peut suivre le projet botulien d'élaboration d'une métaphysique centrée sur "mouité", permettant de distinguer notamment le flan, le tripotable et le flexible »), le chroniqueur se laisse aller à affirmer que « Botul, en vérité, n'a jamais existé ». Ce n'est pas la première fois qu'on peut constater la persistance d'un canular visant à remettre en cause l'existence du philosophe spécialiste de la vie sexuelle d'Emmanuel Kant. *Le Figaro Magazine* du 21 juillet ne tombe pas dans ce travers et donne une pleine page à Botul dans sa rubrique Idées.

Grande surface. Dans la série estivale du *Figaro* (17 août) intitulée « Mon seul regret », Michel-Edouard Leclerc avoue le sien, celui de ne pas avoir voué sa vie à l'écriture. « Le dirigeant des centres Leclerc promène avec lui depuis longtemps l'envie d'écrire un roman sur la vie de son père. » Bonne promenade.

Rentré littéraire. Plusieurs prix peuvent déjà être attribués.

Le prix du n'importe quoi aux *Inrockuptibles* (21 août) pour leur article sur *Cendrillon* d'Eric Reinhardt (Stock) : « C'est un roman poétiquement violent, satire de la critique gastronomique de la littérature, un dédale littéraire parsemé d'épiphanies joyciennes où l'on croise parfois Nadja selon des hasards tout mallarméens »

Le prix du superlatif à plusieurs lauréats puisque *Le dernier paradis de Manolo* (Alain Warner, Bourgois) est « l'un des romans les plus forts de cette rentrée », *Circuit* (Charly Delwart, Seuil) est « sans doute le premier roman le plus original de cette rentrée » (*Les Inrockuptibles*) ; *Tourville* d'Alex D. Jestaire (Le Diable Vauvert) « est le premier roman le plus important de la rentrée 2007 » (*Le Figaro littéraire*, 30 août) ; Macha Séry [*Les Cendres du soupçon*, Philippe Rey] « nous entraîne dans un premier roman des plus troublants » ; *Ni d'Eve ni d'Adam* (Amélie Nothomb, Albin Michel) est « le roman sans doute le plus intime de cette écrivain définitivement atypique » ; Eric Reinhardt offre avec *Cendrillon* (Stock) « l'un des livres les plus ambitieux et les plus réussis de la rentrée » (*Le Monde des livres*, 31 août) ; ce dernier livre est aussi « l'un des romans les plus roboratifs de cette rentrée » (*Le Figaro Magazine*, 1^{er} septembre).

Le prix de la confusion temporelle à *Télérama* (22 août) : « Ghislaine Dunant [*Un effondrement*, Grasset] manie si bien le glissement entre les conjugaisons, s'extirpe du passé pour flotter sur le présent, s'accrochant vaille que vaille aux branches du futur. »

Le prix du portrait à Pierre Assouline (23 août) sur son blog à propos *L'aube le soir ou la nuit*, le livre de Yasmina Reza sur Nicolas Sarkozy (Flammarion) : « Le portrait qui en ressort est au fond assez accablant pour le héros : croqué comme un personnage romanesque, il surgit au fond de ces pages comme un plouc assez hystérique. »

Le prix de l'effroi au *Monde des livres* (24 août) : « Il se pourrait que Chloé Delaume, également publiée par les éditions Verticales, inspire une nouvelle génération de romanciers. »

Le prix du commentaire lapidaire pour Assouline, toujours (26 août), sur *Fin de l'histoire* de François Bégaudeau (Verticales) « Un livre franchement sans intérêt, ni fait ni à faire, à partir d'une idée qui ne vaut rien. »

Le prix de l'adjectif aux critiques du *Masque et la Plume* (26 août) pour cette accumulation destinée au même Bégaudeau : « Stupide, maniéré, grotesque, pompeux, à périr d'ennui, raté. »

Le prix de la constance à Philippe Claudel dont *La Croix* résume ainsi la carrière à l'occasion de la sortie de son dernier roman, *Le rapport de Brodeck* (Stock) : « La guerre obsède Philippe Claudel qui habite dans la Meuse, près de Verdun [en réalité à Dombasle-sur-Meurthe, près de Nancy]. Dans *Les Âmes grises*, il revenait sur 1914-1918 ; dans *La petite fille de M. Linh*, en 2005, il évoquait l'Indochine. Cette fois, il explore l'énigme du Mal » (i.e.

les camps de la mort). On est rassuré sur la suite de sa carrière : il lui reste l'Algérie, l'Irak, le Vietnam et la Guerre de Cent Ans.

Le prix Lacan à Marie Darrieussecq pour *Tom est mort* (P.O.L.), « une réflexion sur la langue [...], un roman qui avance volontairement par tâtonnements lexicaux, voire lacaniens. Le prénom de ce petit garçon n'est-il pas l'anagramme de "mot" ? » (*La Croix*, 30 août).

L'auteur, dans un entretien radiophonique (*Les affinités électives*, France Culture, même jour) ajoutera même une précision lumineuse en faisant remarquer qu'il suffit d'ajouter une lettre à "mot" pour obtenir "mort".

Le prix du résumé au *Figaro littéraire* (30 août) pour celui de l'intrigue qui parcourt *L'Armée des chenilles* de Pierre Vinclair (Gallimard) : « Un jeune homme de vingt-cinq ans, René, part rencontrer en Bretagne Luis, celui qu'il croit être son père et qui les a abandonnés, sa mère Ellen et lui, à sa naissance. [...] Luis, qui n'a jamais pu avoir d'enfant, nie être le père de René, qui serait le fils d'Ellen et d'un donneur anonyme – elle s'est fait inséminer artificiellement sans oser l'avouer à son compagnon. Mais contrairement à la règle en ce domaine, Ellen a connu son donneur, un écrivain du nom de Pierre Mouillard, avec qui elle a même vécu une histoire d'amour. Ce qui a provoqué la fureur et le départ de Luis. René, qui ne renonce pas, finit par retrouver ce Mouillard, à Nagasaki, au Japon, un écrivain raté et antipathique qui finira, peut-être, par lui livrer la vérité sur ses origines. Et cette ténébreuse affaire. » Le titre est celui d'une chanson de Jean-Jacques Goldman, *L'Armée des chenilles*, qui n'a « qu'un rapport lointain avec le livre. »

Le prix de l'incipit à François Bégaudeau, déjà cité : « Elle. Est. Arrivée. En. Avance. »